

Libretto

BOOTH TARKINGTON

LA SPLENDEUR DES AMBERSON

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
JACQUELINE DUPLAIN

libretto

Titre original :
The Magnificent Ambersons

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© Éditions Phébus, Paris, 2001, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-371-0

Newton Booth Tarkington est né le 29 juillet 1869 à Indianapolis dans l'Indiana et y est mort le 19 mai 1946. Romancier et auteur de théâtre, il est l'un des seuls à avoir obtenu le prix Pulitzer plus d'une fois avec William Faulkner et John Updike, pour ses romans *La Splendeur des Amberson* (1918), adapté au cinéma en 1942 par Orson Welles, et *Alice Adams* (1921).

Le major Amberson édifia « sa » fortune en 1873, tandis que d'autres perdaient la leur ; ce fut le début de la magnificence des Amberson. La magnificence, aussi bien que le chiffre d'une fortune, est toujours sujette à comparaison. Laurent le Magnifique lui-même s'en fût aperçu s'il se fut avisé de hanter le New York de 1916. Les Amberson furent donc magnifiques à leur jour et à leur heure. Leur splendeur s'étendit sur toutes les années qui virent florir et s'épanouir en cité leur petite ville du Midland, mais elle atteignit son apogée à cette époque où chaque famille en vue et bruisante d'enfants exhibait un terre-neuve.

Dans cette ville, à cette époque, toutes les femmes vêtues de velours ou de soie connaissaient toutes les autres femmes vêtues de velours ou de soie. Si le bruit se répandait de l'achat d'une nouvelle fourrure en peau de phoque, les malades se faisaient transporter à la fenêtre pour la voir passer. Les après-midi d'hiver, les trotteurs emportaient leur léger traîneau sur la National Avenue et le long de la Tennessee Street. Tout un chacun reconnaissait aussitôt et les trotteurs et le conducteur. On les reconnaissait encore par les beaux soirs d'été, tandis que les bogheis élégants filaient comme l'éclair. C'est ainsi que chacun connaissait l'équipage de chaque autre famille, pouvait identifier une silhouette à cinq cents mètres, et ne

se trompait jamais en mettant un nom à qui se rendait au marché ou à une réception, à qui rentrait du bureau pour le déjeuner ou le dîner.

Au début de cette période, l'élégance personnelle résidait davantage dans le choix du tissu que dans sa coupe. Une robe de soie n'exigeait aucune transformation après une année ou deux d'usage ; elle demeurait distinguée en demeurant de la soie. Les vieillards et les notables portaient la jaquette de drap fin et l'on voyait des hommes de tout âge pour qui un chapeau ne pouvait signifier que cet objet de soie haut et rigide, affublé par d'impudents plaisantins du nom de tuyau de poêle. En ville comme à la campagne, les hommes n'admettaient pas d'autre coiffure et, sans qu'il y eût affection de leur part, ramaient en haut-de-forme.

Puis d'éphémères façons remplacèrent l'aristocratie du tissu. Tailleurs, bottiers, chapeliers, couturiers, rivalisant de puissance et de hardiesse, trouvèrent le moyen de rendre vieux un vêtement neuf. La mode s'installait : cette saison la coiffe d'un chapeau serait en forme de baquet ; la prochaine on ne verrait plus que des cuillers. Dans chaque maison on conservait le tire-bottes, mais les bottes avaient fait place aux souliers et aux guêtres.

On considérait comme plébéiens les pantalons au pli marqué ; le pli prouvait que le pantalon avait reposé sur un rayon et était donc de la confection ; on les appelait des « tirez-moi d' là », en faisant allusion au rayon.

Cette époque était plus chevelue que la nôtre. Une aimable fantaisie régnait dans le port de la barbe. La moustache à la François-Joseph n'était pas rare ; des favoris ornaient d'enfantins profils ; des moustaches comme des lambrequins dissimulaient les bouches ; il était même possible à un sénateur des États-Unis de porter un floconneux brouillard blanc uniquement sur la cravate, aucun journal de ce pays ne trouvant l'ornement prétexte à satire. Point n'est besoin d'en dire

davantage pour prouver qu'il y a très peu de temps, nous vivions dans un autre âge !

Alors que la splendeur des Amberson était à son début, presque toutes les maisons de la petite ville du Midland offraient un charmant coup d'œil. Dénuées de style, certes, mais partant dénuées de prétention. Et ce qui manque vraiment de prétention aura toujours du style. Elles s'entouraient de vergers confortables, bien ombragés d'ormes, de chênes et de hêtres, avec ici et là une rangée de sycomores. La maison d'un citoyen éminent prenait en général jour sur le Military Square, ou la National Avenue, ou la Tennessee Street ; elle était de briques sur un soubassement de pierres, ou de bois sur un soubassement de briques. Elle comprenait normalement une « entrée principale » et une « entrée de service » ; souvent encore une « entrée de côté ». Il y avait le « hall principal », le « petit hall », quelquefois un « hall du fond ». Sur le hall principal s'ouvraient trois pièces : le salon de réception, le grand salon et la bibliothèque. Cette dernière n'usurpant pas son titre – car pour une raison ou pour une autre ces gens-là achetaient des livres. La famille se tenait dans la bibliothèque plutôt qu'au salon, tandis que les visites se voyaient introduire dans le salon de réception, aussi « joli » qu'inconfortable. Si les fauteuils de la bibliothèque montraient un peu d'usure, l'ameublement hostile du salon de réception paraissait toujours neuf. Pour l'usage qu'on en faisait et les larmes qu'il voyait verser, il aurait pu durer mille ans au moins.

À l'étage se trouvaient les chambres à coucher ; celle des parents, la plus grande, une plus petite pour un fils ou deux, la même pour une fille ou deux ; chacune d'elles contenant deux lits jumeaux, un lavabo, un bureau, une armoire, une petite table, un fauteuil, et souvent une ou deux chaises jugées trop endommagées pour le rez-de-chaussée, pas assez pourtant

pour justifier une réparation ou la relégation au galetas. Il y avait toujours la « chambre à donner » – lieu d'élection de la machine à coudre. À partir des années soixante-dix, on constata la nécessité d'une salle de bains. Dès lors les architectes intégrèrent des salles de bains aux maisons neuves, tandis qu'ils démolissaient un placard ou deux dans les anciennes et ajoutaient une chaudière à la cuisine. La salle de bains devint une divinité nouvelle, et c'est de cette époque que date la fameuse histoire américaine du plombier.

Sur le derrière de la maison, dans les combles, on trouvait encore une chambrette glacée, la chambre de bonne, et de même au-dessus des écuries, contiguë au fenil, la chambre de l'« homme ». Ensemble, la maison et l'écurie revenaient à sept ou huit mille dollars, et les gens assez heureux pour pouvoir consacrer autant d'argent à leur confort étaient classés comme riches. Ils octroyaient à l'occupante de la chambre de bonne deux dollars par semaine, plus tard deux dollars et demi, et finalement trois dollars. Elle était ordinairement irlandaise, ou allemande, scandinave même, mais jamais du pays, sauf si elle se trouvait être négresse. L'homme de l'écurie recevait le même gage ; lui aussi pouvait venir d'outre-mer ; mais le plus souvent c'était un homme de couleur.

Au lever du soleil, par les beaux matins, des cris et des rires s'élevaient des allées poussiéreuses derrière les écuries, accompagnés du bruit des étrilles heurtant la haie, car les nègres aimaient à panser les chevaux dans l'allée. Les nègres ont toujours préféré médire à voix haute plutôt qu'en murmures ; ils sentent qu'une profanation, pour être efficace, doit être bruyante. Des phrases horribles pouvaient ainsi être interceptées par des enfants matinaux, soumises au jugement de leurs aînés, quelquefois à des moments bien inopportuns, tandis que d'autres enfants, moins curieux, se contentaient de répéter tel mot aux heures d'énervement, ignorants des conséquences qui pouvaient être terribles.

Ils ont passé, les hommes noirs de la ville du Midland, et leurs chevaux qu'ils pensaient, brossaient, étrillaient, maudissaient gentiment, les bons vieux chevaux qui ne chasseront plus les mouches d'une queue négligente. Les chevaux, et les étables, et toute la tribu des « bonnes » et des « hommes », tous ont passé. Ils ont disparu rapidement, silencieux à tel point que ceux qu'ils servaient ont à peine remarqué leur absence.

D'autres disparitions, encore. Celle des petits tramways à chevaux cahotant sur l'unique ornière dessinée parmi les pavés. À la porte arrière de la voiture, pas de plate-forme, mais un marchepied où les voyageurs s'accrochaient en paquets mouillés par temps de pluie et d'affluence. Un unique mulet traînait la guimbarde ; il la sortait parfois de l'ornière, auquel cas les passagers descendaient et remettaient les roues à leur place. Le conducteur était extraordinairement accommodant. Une dame le sifflait-elle d'une fenêtre, aussitôt il arrêtait la voiture et attendait patiemment que sa cliente eût fermé la fenêtre, enfilé son manteau, mis son chapeau, descendu l'escalier, eût trouvé une ombrelle, donné ses ordres à la bonne pour le dîner et finalement parût devant la maison.

Les autres voyageurs ne protestaient jamais à propos d'une telle galanterie, car ils réclamaient à l'occasion la même faveur. Par beau temps le mulet couvrait son kilomètre en vingt minutes ; encore fallait-il bien sûr que les arrêts ne fussent pas trop prolongés. Lorsque le trolleybus fit son apparition, il n'exigea que cinq minutes au kilomètre, même moins, mais il n'attendit personne. Les habitués n'auraient du reste pas supporté une pareille dérogation aux usages, car plus ils étaient transportés rapidement, moins de temps il leur restait à perdre ! À cette époque, avant que des obligations mortelles les eussent chassés à travers la vie – quand le téléphone dévoreur de loisirs n'existait pas encore – les hommes avaient du temps pour tout ; le temps de penser, le temps de discuter, le temps de lire, le temps d'attendre une femme !

Ils avaient même le temps de danser les figures du quadrille ; ils dansaient aussi la scottish et la polka. Ils repoussaient les portes à glissière entre le salon de réception et le grand salon, roulaient les tapis, louaient quelques palmiers dans des pots verts, installaient trois ou quatre musiciens italiens sous l'escalier du grand hall et jouissaient de nuits magnifiques.

Mais ils poussaient la gaieté à son paroxysme au nouvel an. Ils en faisaient une longue suite de festivités, quelque chose qu'on ne connaît plus de nos jours. Les femmes se rassemblaient pour prêter assistance à l'hôtesse qui tenait maison ouverte. Les célibataires mâles, sans soucis, parfumés, très dandys, qui en traîneau, qui en calèche, circulaient d'une maison à l'autre, déposant à l'entrée des cartes féeriques dans des paniers de fantaisie, reparaissant un instant plus tard, encore plus légers si le punch avait été de leur goût. Il l'était toujours, et à mesure que l'après-midi avançait, les passants apercevaient des mains gantées de jaune citron, gesticulantes et souples, tandis que des fragments de mélodies s'échappaient des voitures rapides.

Quelle jolie coutume que celle de la maison ouverte !

Elle a disparu, comme les pique-niques de tout un jour dans les bois, et comme la plus jolie de toutes les coutumes disparues, la sérénade. Lorsqu'une jeune fille visitait la ville, elle ne demeurait pas longtemps sans sérénades, bien qu'une jeune fille de la ville même suffît à excuser l'harmonieuse licence. Par une belle nuit d'été, des jeunes gens installaient tout un orchestre sous la fenêtre d'une jolie blonde – voire sous celle du père ou de sa tante vieille fille – et flûte, harpe, violon, violoncelle et contrebasse envoyaient à la dulcinée des mélodies telles que : *Souviens-toi*, *J'ai rêvé d'un palais de marbre* ou *L'Adieu du soldat*.

Mais leur répertoire ne se bornait pas à ces enfantillages : *Olivette*, *La Mascotte*, *Les Cloches de Corneville*, *Giroflée-Girofla*

et *Fra Diavolo* vivaient leurs beaux jours. Un certain morceau intitulé *Patience* venait à son heure, dans la ville du Midland comme dans le reste des États, car le « mouvement esthétique » parti de Londres avait tout juste atteint le pays. Les honnêtes vieux mobiliers subirent de terribles outrages. Les jeunes filles scièrent les étagères en deux et dorèrent les restes. Elles supprimèrent la bascule des fauteuils à bascule et dorèrent les pieds, peu faits pour cet usage ; elles dorèrent les cadres autour des portraits au crayon d'oncles défunts. Animées par l'esprit nouveau, elles vendirent les pendules anciennes pour en acquérir de neuves et jetèrent à la poubelle les fleurs de cire. Elles garnirent les vases à fleurs de plumes de paon, d'immortelles ou de tournesols et les placèrent sur les cheminées. Elles brodèrent des pâquerettes et des tournesols, des plumes de paon et des chouettes sur des tentures de peluche et de lourds coussins, puis répandirent les coussins sur le plancher, au grand dam des pères rentrant dans l'obscurité. Brûlantes d'un zèle sacré, les jeunes filles brodèrent : elles brodèrent des pâquerettes et des tournesols, des chouettes et des plumes de paon sur des « jetés » qu'elles drapèrent sur le dos des sofas ; elles peignirent des chouettes et des pâquerettes, des tournesols et des plumes de paon sur des tambourins. Elles dotèrent les chandeliers d'abat-jour de papier chinois ; elles épinglèrent des éventails de papier aux parois. Elles « se mirent à étudier » la peinture sur porcelaine, ces jeunes filles ; elles chantèrent le dernier air de Tosti ; elles pratiquèrent même un certain temps l'art charmant de l'évanouissement et chavirèrent les yeux d'aise en parcourant le pays dans un phaéton les jours de printemps, par groupes de trois ou de quatre.

Les personnes assez jeunes et actives pour se livrer aux épuisements sportifs pratiquaient le croquet et un tir à l'arc modéré ; celles d'âge moyen jouaient au trictrac. Il y avait un théâtre, et lorsqu'un Edwin Booth chantait, aucune personne

assez riche pour se payer une entrée n'eût manqué une telle aubaine. Le *Rideau noir* faisait aussi salle comble, mais l'auditoire se composait surtout d'hommes, très mal à leur aise lorsque apparaissaient ces filles assez éhontées pour se costumer en fées. Malgré tout le théâtre marchait mal, à cause du sens de l'économie des habitants.

Économes parce que fils ou petits-fils des « pionniers », venus de l'Est ou du Sud, qui avaient ouvert la voie à coups de hache et de fusil. Les pionniers avaient dû être économes, sans quoi ils auraient péri : ils devaient mettre de côté de quoi se nourrir l'hiver, ou de l'argent pour acheter du blé. Presque toujours en proie à la crainte de n'avoir pas économisé assez, ils avaient légué des traces de cette crainte à leurs fils et petits-fils. Pourtant, dans l'esprit de ces derniers, l'économie participait de la religion : économiser pour l'économie elle-même représentait à leurs yeux la meilleure des disciplines. Quel que fût le chiffre de leur fortune, ils se sentaient incapables de dépenser un sou pour l'« art », le luxe ou le plaisir sans le sentiment du péché.

Sur ce fond tissé de mesquineries, la magnificence des Amberson éclata comme une fanfare de cuivres dans un cortège funèbre. Le major Amberson acheta deux cents acres de terre au bout de la National Avenue. Dans cette étendue, il bâtit de larges rues coupées à angle droit par d'autres rues, les pava de blocs de cèdre et les borda de pierre. Aux croisements il érigea des fontaines et, à intervalles réguliers, plaça des statues de fonte peintes en blanc dont le nom se détachait sur le piédestal : Minerve, Mercure, Hercule, Vénus, Gladiateur, Empereur Auguste, Jeune Pêcheur, Chien courant, Mâtin, Lévrier, Faon, Antilope, Chevreuil blessé et Lion blessé. On avait laissé la plupart des grands arbres qui continuaient à ombrager les rues, et à quelque distance ou au clair de lune la vue en était vraiment belle. Mais le citoyen zélé, désireux de voir sa cité grandir, ne s'encombra ni de distance ni de

clair de lune. Il n'avait pas vu Versailles; pourtant, en face de la Fontaine de Neptune sur la place Amberson, en plein midi et par un beau soleil, empruntant aux journaux locaux leur comparaison favorite, il déclarait Versailles surclassé.

Tant d'art ne laissa pas d'être rémunérateur. Dès le début, les lots se vendirent aisément et ce fut bientôt une course à la construction. L'artère principale du nouveau quartier, à la suite de la National Avenue, devint le boulevard Amberson, et à l'endroit même de leur jonction, le major Amberson se réserva quatre acres pour y bâtir sa nouvelle demeure – la résidence Amberson, naturellement.

Cette maison devint l'orgueil de la ville. Sur son soubassement de pierres de taille, c'était un enchevêtrement de tourelles, de clochetons et de porches majestueux; elle exhibait la première porte cochère de la ville. L'immense hall principal, avec son grand escalier de noyer noir, prenait jour d'une verrière verte découpée dans le toit et appelée « dôme ». Une salle de bal occupait la majeure partie du second étage, dont l'une des extrémités comportait une galerie de noyer sculpté à l'usage des musiciens. Les habitants de la ville murmuraient aux étrangers que toute cette sculpture dans tout ce noyer noir revenait au moins à soixante mille dollars.

– Soixante mille dollars pour le bois seulement! Oui monsieur, et du parquet de chêne dans toute la maison! Des tapis d'Orient partout, et même dans le grand hall qu'ils appellent, paraît-il, le « parloir ». Eau chaude et froide à chaque étage; et les chambres des domestiques elles-mêmes ont leur propre lavabo! Le placard de la salle à manger couvre toute une paroi, et ce n'est pas du noyer, non monsieur, mais de l'acajou! Et du plein acajou, pas du plaqué! Oui monsieur, et je pense que le président des États-Unis lui-même échangerait sa Maison-Blanche contre la résidence Amberson – c'est-à-dire si le major lui en laissait le loisir – mais par ma foi je parie que le major n'est pas si fou!

Le visiteur n'échappait jamais au rite qui voulait que le traditionnel «tour de ville» se terminât devant la résidence Amberson.

– Regardez cette serre, là, sur le côté! continuait le guide. Et que dites-vous de cette écurie, tout en briques! Bien des gens en feraient leur maison, de cette écurie. Elle a l'eau courante, quatre chambres à l'étage et elle est assez grande pour y loger deux ouvriers avec leur famille. Au lieu de ça, ils paient quelqu'un à rien faire pour la maison, et un ménage: lui pour s'occuper de l'écurie, elle pour la lessive. Ils ont des box assez vastes pour quatre chevaux et ils y rangent un coupé et des attelages dernier cri que vous n'oseriez jamais imaginer. Ils en ont deux qu'ils appellent des «tombereaux», tellement hauts que j'arriverais à peine à monter dessus. Pour moi, ils ont là-dedans tout ce que vous pouvez imaginer en matière d'attelage à la mode. Et les harnais! Croyez-moi, chacun en ville sait quand les Amberson font une sortie, même à la nuit tombée, rien qu'à entendre leurs clochettes. La ville n'a jamais vu un chic pareil avant les Amberson et m'est avis que ça commence à lui revenir cher, à la ville, étant donné que pas mal de gens vont essayer de les suivre. La femme et la fille du Major ont été en Europe et ma femme me dit que, depuis leur retour, elles font du thé tous les après-midi à cinq heures, et qu'elles le boivent. Moi, je dis que ça doit rien faire de bon à l'estomac de boire ça avant le dîner – de toute façon, le thé, c'est jamais très indiqué, sauf peut-être si vous êtes malade ou quelque chose de ce genre-là. Ma femme dit que les Amberson ne font pas la laitue comme tout le monde. Ils n'y mettent ni sucre ni vinaigre, ils versent de l'huile d'olive dessus avec le vinaigre et la servent à la fin du repas, non pas pour accompagner les autres plats. Et ces olives, ils les mangent! Ce sont des boules vertes, comme qui dirait des prunes pas mûres, mais un de mes amis m'a dit que ça avait plutôt le goût du fruit immangeable du noyer blanc.

Ma femme dit qu'elle va aller en acheter. «Tu n'as qu'à en manger une douzaine et tu vas te mettre à aimer ça», qu'elle dit. Eh ben, c'est pas moi qui irais manger des noix immangeables pour ressembler à ces gens-là! et je suis bien décidé à pas m'embêter avec ces olives. De la nourriture de bonne femme, j'en ai peur. Mais maintenant que les Amberson ont mis ça au goût du jour, les gens vont se bousculer pour aller grignoter leur douzaine. Oui, monsieur, tout le monde va en manger, que ça les rende malades ou pas! Je parie que des gens de cette ville seraient prêts à devenir fous si les Amberson déclaraient la folie à la mode. Le vieil Aleck Minafer – un original s'il en est – est venu hier à mon bureau, en colère au point de prendre une attaque, à cause de sa fille Fanny. Il paraît que Miss Isabel Amberson a un nouveau chien – un saint-bernard, comme ils l'appellent – et Fanny veut absolument le même. Le vieil Aleck lui a dit qu'il n'aimait pas les chiens, à part les terriers qui chassent les souris, mais elle lui a tenu tête, et finalement il a cédé. Alors, elle a avoué – tenez-vous bien! – que les Amberson avaient acheté leur chien; ces saint-bernard sont à vendre, paraît-il, et coûtent de cinquante à cent dollars! Le vieil Aleck désirait savoir si j'avais déjà entendu parler de quelqu'un achetant un chien, parce que, même un terre-neuve ou un setter, vous trouverez toujours quelqu'un pour vous en faire cadeau. Il trouve normal, m'a-t-il encore dit, de donner trente ou même cinquante cents à un nègre pour noyer un chien, mais gaspiller cinquante dollars et peut-être davantage pour en acquérir un – en vérité, monsieur, j'ai cru qu'il allait prendre une attaque au milieu de mon bureau! Tout le monde sait que le major Amberson est un homme d'affaires capable, bien sûr, mais de là à jeter de l'argent en l'air pour des chiens, et toutes ces nouveautés... Il y en a même qui pensent que ces affaires de mode vont le mettre sur la paille si sa famille ne veille pas au grain!

Le citoyen qui venait d'adresser ce discours au visiteur s'arrêtait alors pensivement, puis ajoutait :

– Au fond, c'est quand même du gaspillage. Et pourtant, si vous rencontriez Miss Isabel en train de promener ce chien, vous ne seriez pas loin de penser qu'il vaut l'argent.

– Comment est-elle ?

– Eh bien, monsieur, répondait le citoyen, elle a juste dix-huit ans, peut-être dix-neuf, et je ne sais pas bien comment m'exprimer ; mais elle est diablement jolie à voir !

II

Quelqu'un d'autre avait fait une déclaration éloquente au sujet de la beauté d'Isabel : Mrs Henri Franklin Foster, autorité reconnue en matière intellectuelle et littéraire – ainsi en avaient décidé les deux quotidiens de la ville à la fondation de la Société littéraire féminine Tennyson. Chacune de ses déclarations sur les arts, les lettres et le théâtre faisait loi. Tout naturellement, lorsque la célèbre pièce *Hazel Kirke* toucha enfin la ville au cours de ses pérégrinations, presque tout le monde attendit que Mrs Henri Franklin Foster eût exprimé son opinion afin de rectifier la sienne propre. Plusieurs des spectateurs s'étaient déjà rassemblés au foyer du théâtre et s'empressèrent aussitôt qu'elle apparut.

– Je n'ai pas vu la pièce, les informa-t-elle.

– Comment ? Je viens de vous apercevoir au milieu du quatrième rang.

– Oui, fit-elle souriante, mais j'étais placée juste derrière Isabel Amberson. Je n'ai pu détourner le regard de ses splendides cheveux bruns ondulés, ni de son cou si gracieux.

La jeunesse éligible de la ville, incapable de se contenter de la vue qui avait tant charmé Mrs Henri Franklin Foster, mettait tout en œuvre pour attirer le regard de Miss Amberson et pour jouir du spectacle de son exquis visage. Parmi tant d'adorateurs, elle en distinguait, chuchotait-on, deux : l'un pour son éclat, l'autre en raison de cette vertu ancienne et sûre,

sinon flatteuse, la constance. Le brillant jeune homme cultivait la petite fleur bleue au bénéfice de l'aimée, lui envoyant force bouquets et sonnets – ceux-ci non dénués d'esprit ni de rythme. Généreux, pauvre, bien vêtu, il possédait une extraordinaire force de persuasion qui constituait une des raisons de son perpétuel endettement. Il eût été sans nul doute capable de persuader Isabel, mais malheureusement, se joignant un soir à une trop joyeuse compagnie, et décidant d'offrir une sérénade à Isabel, on l'identifia de la fenêtre au personnage qui trébuchait sur la contrebasse et que deux camarades complaisants introduisaient plus tard dans une voiture de louage. L'un des frères de Miss Amberson avait pris part à la sérénade. Il fut retrouvé plus tard par le Major en personne, affalé contre un montant, incapable de se mouvoir. Le père gronda, en réprimant mal une forte envie de rire. Le lendemain Miss Amberson aussi railla son frère. Quant au prétendant, ce fut une autre affaire. Elle refusa de le recevoir lorsqu'il se présenta pour s'excuser. «Vous semblez tenir les contrebasses en grande estime, écrivit-il. Je jure de n'en pas détériorer d'autres.» Elle laissa ce mot sans réponse; à moins que l'annonce de ses fiançailles, quinze jours plus tard, en fût une. Elle choisit le constant, Wilbur Minafer, aussi peu briseur de cœurs que de contrebasses.

Quelques personnes qui faisaient profession de tout prévoir se déclarèrent peu surprises, car Wilbur Minafer, «bien que n'étant pas un Apollon», était «un jeune homme d'affaires déjà sérieux, assidu au culte», et Isabel Amberson «très intelligente – pour une jeune fille aussi mondaine». Mais les fiançailles étonnèrent la jeunesse, ainsi que bien des pères et mères; elles devinrent même le principal sujet de débat à la réunion littéraire féminine suivante.

– Wilbur Minafer! s'écria un membre, et l'inflexion de sa voix semblait rendre le nom de Wilbur responsable des agissements de son possesseur. Wilbur Minafer! Je n'ai jamais rien

entendu d'aussi drôle ! Penser qu'elle se décide pour Wilbur Minafer uniquement parce qu'un homme, que n'importe quelle femme préférerait cent fois, a un peu trop bu lors d'une sérénade !

– Non, dit Mrs Henri Franklin Foster. Vous n'y êtes pas ! Ce n'est pas davantage parce qu'elle craint en lui un époux dissipé. Ce n'est pas non plus parce qu'elle est pieuse, ou déteste les fêtards. Ce n'est même pas parce qu'elle déteste le fêtard en lui.

– Allons donc ! C'est pourtant la raison de son refus.

– Non, vous vous trompez, reprit la sage Mrs Henri Franklin Foster. Si les hommes pouvaient savoir – et il vaut bien mieux qu'ils l'ignorent ! – que la femme se soucie dans le fond très peu de la conduite d'un homme, aussi longtemps qu'elle-même n'est pas compromise. Isabel Amberson en tout cas ne s'en soucie nullement.

– Madame Foster !

– J'en suis sûre. Ce qui la fâche, c'est qu'il se soit rendu ridicule sous *sa* fenêtre. Elle en déduisit qu'il se souciait peu d'elle. En quoi elle eut tort ; mais c'est ce qu'elle aura pensé, et il est trop tard maintenant pour changer, car le mariage se prépare déjà. Les invitations partiront la semaine prochaine. Un mariage dans le plus pur style Amberson, avec les huitres flottant dans des blocs de glace évidés, un orchestre de l'extérieur, du champagne, des présents splendides, et bien sûr le cadeau princier du Major. Puis Wilbur emmènera Isabel faire un joli petit voyage pas trop cher... et elle sera une très bonne épouse. Mais ils auront les enfants les plus mal élevés que cette ville aura jamais vus.

– Comment pouvez-vous donc dire cela, madame Foster ?

– Elle ne peut pas aimer Wilbur, n'est-ce pas ? s'enquit Mrs Foster sans attendre de réponse. Eh bien, elle reportera son amour sur ses enfants, et elle les pourrira !

Un seul détail de la prophétie se révéla inexact par la suite.

Le mariage fut une magnificence jusqu'aux huîtres flottant dans la glace ; le cadeau princier du Major consista dans les plans d'une maison presque aussi impressionnante que la Résidence. L'orchestre, selon la prédiction et les journaux, venait de loin ; et à minuit l'on continuait de vider les coupes de champagne à la santé de la mariée, bien que cette dernière se fût enfuie à l'anglaise à dix heures. Quatre jours plus tard le couple réintégrait la ville, Wilbur ayant effectivement offert à Isabel le plus « petit » voyage possible. Chacun s'accorda à reconnaître en elle une épouse parfaite, et c'est ici que surgit l'unique inexactitude dans la prophétie. Wilbur et Isabel n'eurent pas des enfants : ils en eurent un.

– Un fils unique, admit Mrs Henri Franklin Foster. Mais aussi gâté à lui seul qu'une douzaine !

De nouveau personne n'osa la contredire.

À l'âge de neuf ans, George Minafer Amberson, l'unique petit-fils du Major, était un objet de terreur non seulement dans le quartier Amberson, mais dans toute la ville qu'il parcourait au galop sur son poney blanc.

– Pardieu ! Tu penses peut-être que cette ville t'appartient ! se plaignit un jour un ouvrier amer, tandis que Georgie lançait son poney sur le tas de sable que tamisait justement l'homme.

– Quand je serai grand, oui, répliqua l'enfant imperturbable. Je crois bien qu'elle est à mon grand-père, maintenant ! On parie ?

Et l'ouvrier déconcerté, incapable de réfuter une simple exagération des faits, se contenta de murmurer :

– Oh, tombe la veste !

– Je n'ai pas la permission ! Le docteur dit que c'est malsain ! rétorqua promptement le gamin. Mais je vais vous dire ce que je peux faire. Je tomberai la veste quand vous serrerez les poings.

Georgie était passé maître à ce petit badinage argotique des rues. Encore qu'il eût été bien embarrassé d'ôter sa veste

de velours, car une large ceinture de soie l'assurait au pantalon. La période du petit Lord Fauntleroy battait son plein, et la mère de Georgie se souciait si peu des réalités qu'elle habillait son fils selon cette école. Il portait non seulement une ceinture et des bas de soie, mais aussi un large col de dentelle et de longues anglaises brunes, bien souvent dans un piteux état.

Sauf en apparence – ce qui constituait l'œuvre de sa mère – Georgie ne ressemblait nullement au fabuleux petit Cedric. On eût à peine imaginé le fameux « Appuyez-vous sur moi, grand-père ! » sur les lèvres de Georgie. Le mois qui suivit son neuvième anniversaire, en possession du poney rêvé, il avait déjà lié connaissance avec les plus rudes garnements de la ville et les avait aisément convaincus que l'esprit batailleur d'un riche petit garçon aux longues boucles était supérieur au leur propre. Il leur cherchait querelle, connaissant le point faible de chacun, éclatant en gros sanglots dramatiques, offrant des sucres d'orge et proférant des menaces de meurtre. Les batailles mènent souvent à l'intimité, et c'est ainsi qu'il s'initia à certains langages inconnus de son monde. Par un bel après-midi d'été, un garçon étranger à la ville, occupé à s'ennuyer ferme devant la maison du révérend Malloch Smith, aperçut George Minafer Amberson qui avançait rapidement au trot de son poney blanc, et dévoré par l'envie il s'écria :

– Hou ! La vieille bourrique ! Pige-moi ces boucles de fille ! Dis donc, vieux, t'as volé ta ceinture à ta mère !

– C'est ta sœur qui s'en est chargée ! répliqua instantanément Georgie en arrêtant le poney. Elle l'a volée dans notre penderie et me l'a donnée !

– Eh, va te faire couper les cheveux ! hurla sauvagement l'autre. D'abord, je n'ai pas de sœur !

– J' sais bien que t'en as pas chez toi, répondit Georgie. J' parle de celle qui est en prison !

– J' te défie de descendre de ce poney !

Georgie bondit à terre, tandis que l'autre dégringolait de la grille du révérend où il s'était juché... mais à l'intérieur.

– J' te défie de sortir du jardin, le provoqua Georgie.

– Mince alors ! J' te défie de faire la moitié du chemin !
J' te défie...

Mais Georgie n'entendait plus. Il avait enjambé la barrière, et quatre minutes plus tard, la femme du révérend Malloch Smith, percevant d'étranges bruits, regarda par la fenêtre, puis hurla en se précipitant dans le bureau de son époux. Mr Malloch Smith, un méthodiste barbu, se rendit au jardin où il découvrit son neveu de passage rossé d'importance par le jeune Minafer. Il fallut au révérend toute sa force physique pour donner à son neveu une chance de gagner la maison. Georgie, fort et rapide, luttait avec passion. Mais le ministre, sur une culbute grotesque, sépara enfin les adversaires et secoua Georgie.

– Arrêtez, vous ! hurla rageusement Georgie qui parvint malgré tout à se dégager. Je devine que vous ne me connaissez pas !

– Oh que si je te connais ! aboya le révérend, furieux. Je sais qui tu es, et je sais aussi que tu es une croix pour ta mère ! Elle devrait avoir honte de...

– La ferme ! Laissez ma mère en paix !

Le révérend, exaspéré, fut incapable de terminer dignement le dialogue.

– Elle devrait avoir honte ! répéta-t-il. Une femme qui laisse un garnement comme toi...

Mais déjà Georgie remontait en selle. Avant de lancer sa bête au galop accoutumé, il coupa brutalement le révérend :

– Allez, tombez la veste, vieux bouc ! hurla-t-il distinctement. Tombez la veste... et allez au diable !

Quoi qu'on en pense, une telle précocité est inhabituelle, même chez les riches. Cette nouvelle expérience plongea le révérend Malloch Smith dans un état d'intense excitation. Il écrivit sur-le-champ à la mère de Georgie, relatant le crime

selon la version de son neveu. Mrs Minafer parcourut la lettre avant même le retour du coupable. Lorsque enfin il se montra, elle lui en fit tristement la lecture.

Madame,

Votre fils a causé un incident très pénible dans ma maison. Il s'est jeté sans raison sur un mien neveu en vacances ici, l'a insulté en l'affublant de vilains noms et a osé insinuer que des dames de ma famille sont en prison. Ensuite il tenta de précipiter son poney sur l'enfant, et tandis que ce dernier qui n'a que onze ans et est par conséquent beaucoup moins âgé que votre fils, essayait de se retirer tranquillement, le jeune George se rua sur lui en pénétrant dans ma propriété. Lorsque j'apparus sur le lieu de cette indigne scène, il osa m'insulter personnellement et s'écria : « Allez au diable », ce que mon épouse elle-même et notre voisine ont distinctement entendu. Je me permets d'ajouter qu'une telle conduite est inqualifiable et que cet enfant indiscipliné doit s'amender, sinon pour lui-même, du moins pour l'honorabilité de la famille à laquelle il appartient.

Pendant toute cette lecture, Georgie avait émis des remarques variées. Lorsqu'elle fut terminée il rétorqua :

– C'est un vieux menteur !

– Georgie, tu ne dois pas dire « menteur ». Cette lettre ne dit-elle pas la vérité ?

– Eh bien ! fit Georgie, j'ai quel âge ?

– Dix ans.

– Vous voyez bien ! Il prétend que je suis plus vieux qu'un garçon de onze ans.

– C'est vrai, concéda Isabel. Il le dit. Mais le reste, Georgie ! Est-ce faux ?

Georgie resta muet.

- Georgie, as-tu vraiment dit ça ?
- Quoi ?
- As-tu dit : « Allez au... au... » ? As-tu vraiment dit : « Allez au diable » ?

George eut l'air très ennuyé, puis soudain son visage s'épanouit.

- Dites donc maman, grand-père ne voudrait même pas se servir de ce vieux prêcheur comme d'un paillason, n'est-ce pas ?

- Georgie, tu ne dois pas...

- Je veux dire que pas un Amberson ne voudrait avoir affaire à lui. Il ne vous connaît pas, n'est-ce pas, maman ?

- Cela n'a rien à voir avec cette histoire.

- Si parfaitement. Aucun Amberson n'irait jamais le voir, ou ne l'inviterait chez lui ; peut-être même que les Amberson ne le *toléreraient* pas.

- Nous parlons de tout autre chose.

- Je parie, proclama Georgie emphatique, je parie que s'il voulait voir un des Amberson, on le ferait passer par la porte de service !

- Non, chéri, ils...

- Si, maman, ils le feraient. Alors qu'est-ce que ça peut bien faire que je lui aie dit quelque chose d'impoli ? Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas dire n'importe quoi à cette sorte de gens !

- C'est mal, Georgie. Et tu n'as pas encore répondu à ma question. Lui as-tu crié cette horrible phrase ?

- Ben oui ! concéda Georgie. En tout cas, il m'avait rendu fou !

Et sur ce point-là il demeura silencieux ; il ne voulait pas avouer à sa mère que ce qui l'avait rendu fou, c'était la condamnation du révérend : « Ta mère devrait avoir honte... » et « Une femme qui laisse un garçon comme toi... » Georgie ne pensait même pas à s'innocenter en rapportant ces insolences.

Isabel lui caressa les cheveux.

– C’est une terrible chose à dire, mon petit. Sa lettre révèle un certain manque de tact, mais...

– Il est dingo, approuva Georgie.

– Où as-tu pris ces vilains mots dont il parle ?

– Oh, un peu partout ! Mais je crois que la première fois je les ai entendus d’oncle George Amberson. Oncle George en disait à papa. Papa n’aimait pas du tout ça, mais oncle George se moquait de lui et riait en les disant.

– Oncle George a eu tort, répondit-elle.

Mais presque instinctivement, il décela le manque de conviction dans sa voix. Isabel avait un grand défaut : quoi que fit un Amberson, elle le trouvait bien, davantage encore s’il s’agissait de son frère George ou de son fils George. Elle savait qu’elle allait devoir se montrer plus sévère à présent ; en réalité elle se sentait incapable de sévérité envers son enfant. Le révérend Malloch Smith avait tout juste réussi à exaspérer le ressentiment d’Isabel contre lui-même. Le visage régulier de George – un Amberson parfait – ne lui avait jamais paru plus beau. Il lui apparaissait toujours beau lorsqu’elle essayait d’être sévère avec lui.

– Tu dois me promettre, fit-elle faiblement, de ne plus jamais employer ces mots !

– Je promets, rétorqua-t-il en ajoutant mentalement une restriction : « Si on ne me rend pas fou. »

Ainsi satisfaisait-il à un code secret auquel – il le croyait honnêtement – il n’avait jamais failli.

– Voilà un bon garçon, se félicita-t-elle.

Et il s’enfuit dans le verger, toute affaire liquidée.

Plusieurs de ses amis l’y attendaient déjà, ayant eu vent de l’aventure et de la lettre. Que se passerait-il ? Ils brûlaient de curiosité et se réjouissaient de faire le tour de l’allée sur le poney blanc.

Des amis... en réalité des valets. Georgie était un roi parmi

la marmaille. De même que certains adultes le flattaient et en faisaient un personnage, les nègres des écuries l'adoraient, riaient de son langage et l'adulaient servilement. Il entendait souvent des groupes de personnes bien vêtues s'entretenir avec admiration de ses hauts faits ; un jour, quelques dames le regardaient fouetter sa toupie dans la rue.

– Je sais qui il est ! s'exclama l'une, importante. Georgie, l'unique petit-fils du Major !

Les autres minaudèrent :

– Vraiment ?

Deux d'entre elles murmurèrent distinctement : « Qu'il est beau ! »

Georgie, ennuyé parce qu'elles encombraient sa place de jeu, les considéra froidement et suggéra :

– Dites donc ! Si vous louiez une salle ?

En tant qu'Amberson, il appartenait déjà au domaine public, et son aventure avec le révérend défraya bientôt toutes les conversations. Plusieurs personnes, dès lors, le toisèrent avec une froideur non dissimulée. Georgie n'en prit pas ombrage, car dans l'innocence de son âme, il croyait que la dignité d'adulte implique nécessairement la froideur. Et même s'il eût pu deviner que cette désapprobation s'adressait à lui, il se fût probablement contenté de murmurer : « Des dingos ! » Il l'eût même certainement hurlé, car bien des gens tenaient pour vraie l'histoire qui circula en ville lors des funérailles de Mrs Amberson, alors qu'il avait onze ans. On rapportait que Georgie s'était insurgé contre l'ordonnateur de la cérémonie au sujet des places. On avait perçu sa voix indignée : « Et alors, qui donc est la personne la plus en vue à l'enterrement de ma propre grand-mère ? » Un peu plus tard, sortant la tête d'une des premières calèches et défilant devant le même ordonnateur, il avait jeté : « Dingo ! »

Des vieillards exprimaient avec ferveur le désir de vivre assez longtemps pour voir ce garçon recevoir la juste punition

de sa conduite. Quelque chose, un jour ou l'autre, l'atteindrait dans son orgueil. Et vienne ce jour le plus vite possible ! Georgie ne sut jamais rien de ces vœux et ses détracteurs continuèrent d'espérer vainement, se consolant à la pensée que le châtement retardé n'en serait que plus rude. L'histoire du révérend n'écorna pas la légende de Georgie ; au contraire, il brilla davantage et tous les enfants (spécialement les fillettes) découvrirent à son auréole cet éclat diabolique acquis pour avoir envoyé au diable un ministre du Seigneur.

III

Jusqu'à l'âge de douze ans, Georgie prit ses leçons à domicile. Les précepteurs se succédaient à un rythme assez rapide et les habitants prompts à appeler les foudres divines sur la tête du jeune garçon s'exclamaient volontiers : « Attendez qu'il entre à l'école, et vous verrez ! » Mais à douze ans il fut envoyé dans une école privée de la ville ; nul écho d'une disgrâce ou d'un renvoi ne parvint aux oreilles des mauvaises langues, car, malgré une impudence et une conduite souvent intenable, Georgie fascinait ses maîtres. Ils ne l'aimaient pas – il était trop arrogant – mais il les maintenait dans un tel état de tension que les malheureux pensaient davantage à lui qu'à tous les autres élèves réunis. Ils passaient de l'autorité outrée à l'admiration béate. À ce qu'ils pouvaient observer, Georgie étudiait ses leçons plutôt mollement mais quelquefois, en classe, il lançait une réponse admirable, faisant preuve d'une compréhension peu commune. Il passait facilement ses examens. En résumé, sans aucun effort véritable, il acquit à cette école quelques rudiments d'une éducation libérale, mais n'apprit rien quant à lui-même.

Ses détracteurs espéraient encore lorsque, âgé de seize ans, il fut envoyé dans un grand internat à quelque distance de sa ville du Midland. « Maintenant ça y est ! se dirent-ils en se frottant les mains. Il se trouvera en compagnie de garçons tout aussi pénétrés de leur importance, et alors, finis les grands

airs ! Avec eux, ça ne prendra pas ! Oh, que je voudrais assister au spectacle ! » entendait-on encore. Une nouvelle fois le destin les joua, car quelques mois plus tard, Georgie n'avait pas changé. Sa conduite avait à plusieurs reprises fait l'objet de plaintes, consignées sous le titre général : « Insolences et sévices ». Il avait même, disait-on, réitéré au directeur l'injonction adressée une fois au révérend Malloch Smith.

Toutefois la punition tardait, et ceux qui l'appelaient considéraient, pleins d'amertume, les courses folles de Georgie à travers la ville, juché sur un dog-cart, obligeant les piétons à reculer aux carrefours et se conduisant comme « s'il eût possédé le monde ». Un quincaillier d'âge moyen, son plus farouche ennemi, subit un traitement similaire et s'oublia au point d'user de l'injure favorite cette année-là :

– Espèce de godelureau ! Eh, gamin, ta mère t'a permis de sortir ?

Georgie, comme indifférent, lança son fouet dont la mèche effleura le pantalon de l'homme d'où s'échappa un nuage de poussière. Le quincaillier, fou de rage, chercha de l'œil un projectile, et n'en trouvant point, hurla :

– Eh, baisse ton pantalon, p'tit gommeux ! Calamité publique ! Crève donc !

Georgie parut ne pas avoir entendu. Le dog-cart enfila la rue voisine et s'arrêta devant une maison massive de quatre étages, vieille et démodée, occupée uniquement par des avocats, des compagnies d'assurances et des agences immobilières. Georgie attacha son cheval à un poteau de télégraphe et, immobile, observa le bâtiment d'un œil critique. Il pensa que son grand-père ferait bien de le remplacer par un de ces gratte-ciel de quatorze étages ou plus, comme ceux qu'il venait d'admirer lors de son voyage à New York. À l'entrée, diverses plaques de cuivre indiquaient l'occupation des locataires, et Georgie décida d'en emporter quelques-unes avec lui s'il allait jamais à l'université. Il remit cependant l'exécution

de son projet, et grimpa les marches vermoulues – il n’y avait pas d’ascenseur – jusqu’au quatrième étage, traversa un couloir obscur et frappa trois fois à la porte. Une porte mystérieuse d’aspect, sans plaque de cuivre imposante. On distinguait pourtant sur le linteau supérieur quatre lettres tracées au moyen d’encre rouge et de crayon noir : FOTA, et, soigneusement exécuté, le dessin cher à tout adolescent mâle : un crâne et deux tibias.

Trois coups venant de l’intérieur répondirent à ceux de Georgie. Georgie alors heurta à la porte quatre fois, le mystérieux occupant deux fois et Georgie, finalement, encore sept fois. Ces sept coups indiquaient la fin des préliminaires. Un garçon de seize ans, bien vêtu, ouvrit précautionneusement la porte, tandis que Georgie s’introduisait rapidement dans le petit espace laissé libre. Sept garçons du même âge, assis sur des chaises de bureau dépareillées, faisaient face à une estrade occupée par un jeune personnage solennel à tignasse rouge. À l’extrémité de la pièce, un vieux dressoir était garni de quelques bouteilles vides, d’un pot à tabac rempli aux deux tiers et recouvert d’une toile d’araignée, d’une photographie poussiéreuse et non dédicacée représentant Miss Lillian Russel, de vieux pickles moisissés, d’un couteau à découper et d’un morceau de tourte desséchée. Deux tables de jeu boiteuses et une rangée de livres sur un rayon complétaient l’ameublement. Il y avait cinq volumes des contes de Guy de Maupassant, *Robinson Crusoé*, *Sapho*, *Mr Barnes à New York*, les œuvres de Boccace, une Bible, les *Mille et Une Nuits*, *Petites femmes*, et tout un amas de magazines et d’illustrés tels qu’on les rencontre dans les salles d’attente de médecins. Accrochée à la paroi, une petite lithographie encadrée de Miss Della Fox dans *Wang*. Un bouclier de papier mâché, surmonté de deux haches et de deux épées entrecroisées, juste au-dessus de l’estrade, mettait le point final à la décoration.

L'officiant à cheveux rouges lança à Georgie d'une voix sentencieuse :

– Sois le bienvenu, Ami de l'As.

– Sois le bienvenu, Ami de l'As, répondit Georgie.

Et tous les autres garçons entonnèrent en chœur :

– Sois le bienvenu, Ami de l'As.

– Prends place dans le demi-cercle secret, continua l'officiant. Nous allons maintenant...

Mais Georgie ne s'embarrassa pas de cérémonies. Se tournant vivement vers son voisin, il jeta abruptement :

– Et alors, Charlie Johnson, que fiche Fred Kinney à la place du président ? C'est ma place. N'avez-vous pas décidé que je resterais président aussi pendant mon absence ?

– Euh... marmotta Charlie Johnson, gêné. Écoute ! Je n'ai rien à voir dans cette histoire. Quelques-uns des autres membres ont pensé qu'aussi longtemps que tu serais absent... et puis Fred a offert le dressoir, et...

Le président Kinney, impressionnant, brandissait une relique de la guerre de Sécession connue sous le nom de pistolet d'arçon. Il en frappa vigoureusement la table.

– Que tous les Amis de l'As reprennent leur place ! ordonna-t-il sèchement. Je suis maintenant président du FOTA, George Minafer. Tu feras bien de ne pas l'oublier. Toi et Charlie Johnson, assis ! Mon élection fut régulière et nous allons siéger.

– Oh, vraiment ? fit George, sceptique.

Charlie Johnson tenta de l'adoucir.

– Au fond, nous nous sommes réunis parce que tu l'as demandé. Tu as dit que nous devrions célébrer ton retour, George, et c'est pourquoi nous sommes ici. Qu'est-ce que ça peut faire que tu sois président ? Il n'y a rien à faire qu'à s'asseoir sur cette estrade et...

Le président de facto martela la table.

– Nous allons maintenant...

– Nous n’allons rien du tout, interrompit George – et avec un rire dédaigneux, il enjamba l’estrade. File d’ici!

– Nous allons... hurla sauvagement Mr Kinney.

– Pose tout de suite ce pistolet, ordonna George. À qui appartient-il, d’abord? À mon grand-père! Et cesse de cogner, ou tu le mettras en pièces, et je serai obligé de te casser la gueule!

– Cette réunion aura lieu, et je la présiderai. J’ai été élu légalement et je ne me laisserai pas intimider.

– Bon! Bon! fit George. Tu es président. Nous allons donc procéder à une nouvelle élection.

– Pas du tout! s’insurgea Fred. Nous allons reprendre les débats, puis nous jouerons au poker avec de l’argent, c’est du reste la raison de notre présence ici. Continuons...

George s’adressa aux membres.

– Je voudrais bien savoir qui a machiné tout ça? Qui a fondé le FOTA, d’abord? Qui vous a procuré cette salle gratis? Qui a obtenu du concierge tout l’ameublement? Vous pensez que vous pourriez garder votre local une minute de plus si je disais à mon grand-père que j’en ai assez d’un club littéraire? Et quelle façon de se conduire, vraiment! Avant mon départ, j’ai parlé d’un vice-président, c’est vrai, mais j’ai à peine tourné le dos que vous choisissiez Fred Kinney pour me remplacer! Eh bien, si c’est ça que vous voulez, allez-y! J’avais pensé à une petite fête ici, un de ces soirs prochains. J’aurais apporté du porto et nous l’aurions bu comme nous faisons au collège. J’aurais même prié mon grand-père de nous accorder la chambre à l’autre bout du couloir. Et probablement que mon oncle George nous aurait donné son vieux billard, parce qu’il en a un neuf. Mais puisque vous avez un nouveau président... jeta-t-il en se dirigeant vers la porte. Je pense qu’il ne me reste plus qu’à donner ma démission! conclut-il sur un ton dédaigneux.

Et il ouvrit la porte, l’air décidé à sortir.

– Tous ceux qui désirent une nouvelle élection, hurla Charlie Johnson agité, qu'ils crient « Hourra ! »

Tous, sauf Mr Kinney qui protestait avec véhémence, crièrent « Hourra ! »

– Tous ceux qui me veulent comme président à la place de Kinney, qu'ils crient « Hourra ! », fit à son tour Georgie.

Tous crièrent « Hourra ! »

– Je donne ma démission, annonça le garçon à cheveux rouges en descendant de l'estrade comme un chien fouetté. Je quitte le club.

Au bord des larmes il prit son chapeau et sortit, poursuivi jusqu'au rez-de-chaussée par l'écho des acclamations. Georgie gravit l'estrade et s'empara du pistolet.

– L'ami Fred reviendra la semaine prochaine, annonça le vainqueur. Il nous léchera les bottes en nous suppliant de le reprendre, mais je crains bien que nous n'acceptons pas. Cet individu a toujours provoqué des ennuis. Eh, camarades, je suppose que vous aimeriez connaître des détails sur la vie de votre président au collège. Je n'ai pas grand-chose de neuf à dire, puisque je vous ai tous déjà rencontrés séparément. Je me suis bien amusé là-bas, mais comme la direction et moi ne nous entendions plus très bien, j'ai préféré rentrer. Ma famille s'est montrée à la hauteur et je pense rester en ville jusqu'au jour où je déciderai d'entrer à l'université. Et maintenant que toutes les questions ennuyeuses sont réglées, attaquons la partie. Tous ceux qui sont prêts à monter à vingt-cinq centimes ou davantage seront les bienvenus à la table du président.

Vers la fin de l'après-midi, Georgie invita à dîner son principal soutien, Mr Charlie Johnson. Tandis qu'ils roulaient, tous grelots sonnants, le long de la National Avenue, Charlie demanda :

– Quelles sortes de types voyais-tu à cette école, George ?

– Des garçons très bien ; les mieux que j'aie connus.

– Comment t’entendais-tu avec eux ?

Georgie se mit à rire.

– C’étaient eux qui s’entendaient avec moi, Charlie, fit-il aimablement. Toute autre manière de voir serait vulgaire. T’ai-je parlé du surnom qu’ils m’avaient donné, « Le Prince » ? C’est ainsi qu’ils me nommaient dans cette école : « Le Prince Minafer ».

– Qu’est-ce qui les avait poussés à t’appeler ainsi ? questionna l’ami d’un air innocent.

– Oh ! différentes choses, répondit George, d’un ton léger. Et naturellement, presque tous ceux du pays avaient entendu parler de la famille et... Enfin tu vois, d’abord à cause de la famille, et aussi grâce à ma façon d’agir, sans doute.

IV

Lorsque Mr George Minafer Amberson rentra chez lui pour les vacances de Noël après ses premiers mois d'université, aucun grand changement ne s'était produit en lui, sinon extérieurement. Rien ne laissait supposer qu'il eût enfin subi cette punition rêvée par ses détracteurs. Le jeune homme était devenu poli, mais de cette politesse difficile à supporter pour de bons démocrates. En un mot, Monsieur le Prince avait délaissé pendant une semaine la vie joyeuse de la capitale pour se montrer aux loyaux sujets de son grand-père et rire doucement de leur aspect démodé et bizarre.

Des invitations furent lancées pour un bal en son honneur, à la salle des fêtes de la résidence Amberson, le soir suivant son retour. Ce fut un bal « dans le plus pur style Amberson », comme l'avait dit Mrs Henri Franklin Foster du mariage d'Isabel. Mrs Henri Franklin Foster était d'ailleurs depuis longtemps partie pour un monde meilleur. Elle avait *des* successeurs, non pas un successeur ; car la ville, en s'agrandissant, eût rougi de s'avouer « menée littérairement et intellectuellement » par une seule personne. Quelques-uns de ces « successeurs » ne furent pas invités au bal ; la salle n'y aurait pas suffi. Cependant, toutes les vieilles familles de la ville, le « dessus du panier », reçurent une carte, ainsi que leurs modernes descendants.

L'orchestre et le maître de cérémonie venaient de l'extérieur,

toujours selon le style Amberson. Tout comme les fleurs, les plantes vertes et les vins vieux, pas avant, cependant, que se fussent révélées insuffisantes les ressources des jardiniers locaux. Ce fut le dernier de ces bals étincelants dont on parla des années encore.

George, ganté de blanc, un gardénia à la boutonnière, accueillait les invités dans le grand salon rouge et or, entre sa mère et le Major. Ce trio offrait un magnifique exemple d'une beauté persistante à travers trois générations. Le Major, sa fille et son petit-fils avaient tous le même type Amberson : grands, droits, équilibrés, les yeux sombres, le nez court, le menton fermement dessiné, et l'expression du grand-père, aussi bien que celle du petit-fils, révélait la même condescendance amusée. Avec une légère nuance, toutefois. Le beau visage glabre du jeune homme n'était que condescendance ; tandis que sous les rides du splendide vieillard, conscient de son importance, on lisait la conviction plutôt que l'arrogance. Une raie médiane séparait la chevelure blanche du Major, comme celle d'ébène du petit-fils, et le même souci de coquetterie se retrouvait chez eux deux, impeccables dans leur habit.

Isabel, âgée de trente-neuf ans, debout entre son père et son fils, représentait pour George la mère plutôt que la femme. Il ne l'imaginait pas autrement qu'en fonction de lui-même ; et moins encore amoureuse, en conversation avec un ami, ou occupée à des futilités. Isabel en tant que femme demeurerait une étrangère pour son fils, et ce fut ce soir-là, en accueillant les invités avec elle, qu'il surprit un éclair inquiétant dans les yeux de l'inconnu qu'il voyait pour la première fois.

La jeunesse n'imagine pas l'amour sans la jeunesse. C'est pourquoi les rôles des héros et des héroïnes de théâtre sont toujours dévolus aux plus jeunes acteurs. Les gens d'âge mûr, comme les jeunes, aiment à voir représenter le jeu de l'amour ; mais seuls les gens d'âge mûr suivront une pièce mettant en

scène des gens d'âge mûr. La jeunesse n'assistera pas à une telle pièce, car pour elle les vieux amoureux sont une plaisanterie – pas très drôle. C'est ainsi que, debout aux côtés de sa mère, George fut soudain troublé par une impression née il ne savait de quoi, des yeux brillants d'Isabel peut-être, de sa jeunesse et de sa grâce... romanesque, mais oui.

Tant que dura cette impression, il fut tourmenté non par des pensées, mais par une émotion pareille à celle qu'un événement invisible et fantastique cause parfois en rêve. Sa mère avait beau être pareille à elle-même dans sa longue robe noire et argent, inclinant légèrement la tête à chaque salutation, souriant du même sourire qu'une demi-heure auparavant. La roseur de son visage pouvait être mise sur le compte de la chaleur, et son éclat sur celui de l'animation qu'elle mettait à serrer les mains. N'importe qui lui eût donné vingt-cinq ou vingt-six ans; un homme de cinquante ans lui en aurait honnêtement octroyé trente, peut-être même moins, mais cet état de choses remontait aussi loin que George pouvait se souvenir. Rien dans ses manières ni dans son apparence n'expliquait le malaise de son fils; et pourtant il le sentait augmenter, devenir un vague ressentiment, comme si Isabel eût cessé tout à coup d'agir en mère.

Le moment fantastique passa, et tout le temps qu'il dura George continua d'accomplir son devoir, saluant deux jolies filles qu'il avait connues enfants, et les assurant chaudement de l'exquis souvenir qu'il gardait d'elles – assurance qui les surprit fort, «venant de George Minafer»! Elles étaient en compagnie de leurs parents et d'un oncle étranger à la ville, que George qualifia instantanément de «drôle d'oiseau». Il n'éprouva donc qu'indifférence polie lorsque sa mère interrompit sans façon son aparté avec les nièces pour le présenter au «drôle d'oiseau». Mais son insistance fit comprendre à George qu'elle considérait le personnage comme digne d'attention. Il ne comprit pas pourquoi. Une raie sur le côté

séparait les cheveux noirs et épais de l'inconnu. Sa cravate paraissait avoir été nouée à la diable ; son habit, bien que soulignant une silhouette élancée, datait d'une année, voire de deux. Il avait le sourcil droit sensiblement plus élevé que le gauche, et de petites rides entre les deux yeux eussent pu indiquer de l'entêtement, si son apparence n'eût dénoté l'homme d'affaires charmeur et accommodant. Mais George, qui avait remarqué sa coiffure désuète, ses sourcils, sa cravate de travers et son habit démodé, George l'olympien le classa dans les « drôles d'oiseaux » et l'oublia.

Les deux jeunes Sharon passèrent, emmenant le personnage, et George rougit d'humiliation quand sa mère lui désigna un hôte à barbe blanche qui avançait, la main tendue. C'était le grand-oncle de George, le vieux John Minafer. Ce dernier se vantait de ce qu'en dépit de son alliance avec les Amberson, il n'avait jamais porté et ne porterait jamais « l'habit ». À quatre-vingt-neuf ans, les vieilles gens sont conservateurs, et le vieux John venait au bal affublé de sa redingote de drap noir. La jaquette en était large, avec des pans jusqu'aux genoux ; le vieux John l'avait baptisée « Prince Albert » et la trouvait magnifique, cependant que son petit-neveu la considérait presque comme une insulte. George avait d'abord eu l'intention d'ignorer cet hôte intempestif, mais il fut obligé de prendre sa main, sur quoi le vieux John affirma que George lui semblait un « bien joli garçon », après qu'on eut craint pour sa vie à quatre mois, tant il dépéris-sait. Le petit-neveu, écarlate de rage et de confusion, laissa cavalièrement retomber la main du vieux John et serra la prochaine qui se présentait. « J'espère que vous allez bien... » murmura-t-il les dents serrées.

Le grand salon s'était rempli, ainsi que le hall, et les pièces du fond étaient prêtes à recevoir les joueurs de whist. L'orchestre « de l'extérieur » attendait dans la salle de bal, au troisième étage. Cependant un petit ensemble local : harpe,

violoncelle, violon et flûte, dévidait les mélodies langoureuses de Tosti. Le murmure des conversations dominait parfois la musique, et la voix du vieux John Minafer dominait le tout. Sourd depuis vingt-cinq ans, il adorait s'entendre.

– Ces fleurs et ce parfum, ça me rappelle un enterrement, confiait-il pour la vingtième fois à sa nièce, Fanny Minafer.

Cette pensée semblait lui causer une douce joie. Sa voix cassée, néanmoins stridente, s'éleva au-dessus du bourdonnement général, et chacun put entendre :

– Quand je vois trop de fleurs je pense toujours à un enterrement !

Tandis que la pression de la foule les acculait, Fanny et lui, à la cheminée de marbre blanc, il suivit le fil de sa pensée et hurla :

– Droit ici qu'ils avaient déposé la femme du Major ! Elle recevait le jour en plein de cette baie – il s'interrompt, puis reprit d'un air lugubre : Je pense que c'est là qu'ils mettront le Major quand son temps viendra.

La mortification de George s'accrut à ouïr la vieille voix craquelée repartir de plus belle :

– Eh, Fanny, est-ce qu'y dansent, là-haut ? Hop là ! Hé, pousse un peu ! Avance ! Allons admirer le mollet de ces dames ! Et allez donc, mes agneaux ! Hé, hé, hé !...

Miss Fanny Minafer, en charge du vieillard émoustillé, semblait aussi humiliée que son neveu. Elle n'en fit pas moins son devoir et guida le vieux John au travers de la foule, vers le grand escalier envahi subitement par toute la jeunesse. De nouveau le croassement s'éleva :

– Du vrai noyer, que c'est. Chaque pouce de cette rampe... Pour soixante mille dollars de sculpture, pas moins ! Comme de l'eau ! Leur argent coule comme de l'eau ! Et depuis toujours. Et ça n'arrête pas ! Dieu sait d'où ils tiennent ça !

Il continua son ascension, toussant et aboyant parmi les jeunes têtes fleuries, les épaules blanches, les bijoux et le

tulle, comme un vieux chien qui remonterait péniblement à la nage les rapides d'une rivière étincelante, tandis qu'au salon George se remettait lentement de la fureur où l'avait plongé le vieux jocrisse. La vue d'une petite beauté de dix-neuf ans, très à son avantage dans un bleu luisant, l'aida considérablement à redevenir l'Amberson de toujours.

– Mais oui, je vous reconnais très bien, fit-il, souriant et hautain.

Isabel, en l'entendant, éclata de rire.

– Malheureusement, c'est impossible, George, interrompit-elle. Miss Morgan n'habite pas encore notre ville, et c'est certainement votre première rencontre ! Tu peux l'inviter à danser... Tu as fait ton devoir envers les invités.

– Enchanté, murmura George, cérémonieux.

Et il arrondit le bras, avec une ampleur suscitée par l'éclat de celle à qui il l'offrait, par le sentiment d'être le héros de la fête et aussi celui de sa propre jeunesse – car les bonnes manières fraîchement acquises sont encore étudiées. La petite beauté posa le bout de ses doigts sur la manche noire et tous deux avancèrent.

George se figurait leur couple, lent, majestueux. Comment eût-il pu en être autrement ? Un orchestre, loué spécialement pour lui et niché dans un groupe de palmiers, susurrant tendrement *Oh ! Promets-moi* pour son plaisir ; des centaines et des centaines de fleurs avaient éclos en ce moment précis, à seule fin de parfumer l'air qu'il respirait ; le pouvoir évanescent des sons et des parfums éveillait en lui la prescience d'étranges, de merveilleuses qualités. Il s'imaginait soudain mystérieusement angélique, prêt à quelque action d'éclat qui lui gagnerait à jamais le cœur de la jeune beauté.

Des gens âgés ou d'âge moyen s'écartaient pour les laisser passer, « lui » et son élue. De pauvres créatures avachies par le travail, semblait-il, capables pourtant d'apprécier beauté et grandeur. George les considérait avec – mais oui – une sorte

de bonté apitoyée. Et il est à douter que George Minafer Amberson se soit jamais senti ni plus illustre ni plus noble qu'au soir de ce bal.

Alors que tous deux traversaient le hall, ils passèrent devant la porte ouverte d'un salon où les jeux s'organisaient. Gracieusement appuyé à la cheminée, un homme grand, beau, aux manières exquises, s'entretenait avec le « drôle d'oiseau », l'oncle des Sharon. Il salua aimablement George de la main. La curiosité de Miss Morgan fut piquée.

– Qui est-ce ?

– Je n'ai pas saisi son nom au moment où ma mère me le présentait, fit George. Vous voulez parler du « drôle d'oiseau » ?

– Non, je parle de l'oiseau aristocratique.

– C'est mon oncle George, l'honorable George Amberson. Je croyais que tout le monde le connaissait.

– Il a effectivement l'air de croire que tout le monde doit le connaître, corrigea-t-elle. C'est un trait caractéristique dans votre famille.

Si elle avait voulu froisser George, il n'en remarqua rien.

– Naturellement, admit-il, c'est un trait commun à tous, et spécialement dans ce pays. D'ailleurs oncle George est membre du Congrès. La famille aime à y voir un représentant.

– Pourquoi ?

– Eh bien dans un sens c'est une bonne chose. Par exemple, mon oncle Sydney Amberson et sa femme, tante Amélia, ils ne savent pas bien que faire de leur temps et s'ennuient à mourir. Probablement qu'oncle George le fera nommer ministre, ou ambassadeur, ou quelque chose de ce genre, en Russie ou en Italie ou quelque part, et ce sera très agréable quand le reste de la famille fera un voyage. J'espère moi-même voyager énormément à ma sortie de l'université.

Il désigna le futur couple d'ambassadeurs, Sydney et Amélia. Ils descendaient l'escalier, affrontant la marée montante, aussi royaux que de faux souverains dans une pièce de théâtre.

Cependant Miss Morgan et ses yeux bien ouverts découvrirent qu'ils paraissaient en réalité très peu faits pour cet emploi. Sydney, un Amberson exagéré, plus pompeux que gracieux, trop gros, rouge, luisant d'amidon, portait une barbe à la Édouard VII. Amélia, tout aussi grosse, fausse blonde couronnée d'une chevelure dressée en un échafaudage compliqué, exhibait un visage couperosé et gras sous une tiare de brillants, la poitrine exubérante et molle sous une rivière de diamants, de gros bras gantés, et le reste de sa personne soigneusement caparaçonné. Amélia était née Amberson, par conséquent cousine au deuxième degré de Sydney ; ils n'avaient pas d'enfants, et Sydney n'exerçait aucune profession. C'est dire qu'ils consacraient beaucoup de temps à caresser l'espoir de se muer en Excellences. George avait été particulièrement flatté de pouvoir les désigner comme parents à une jeune fille étrangère à la ville. Ils étayaient immédiatement de tout leur poids la grandeur des Amberson, la rendaient en quelque sorte permanente. Impossible de penser que les Amberson, riches et nobles, retranchés derrière des barrières brillantes – aussi solides que brillantes – s'éteignissent jamais.

La petite beauté aux yeux noirs à son bras, le héros de la fête atteignit le palier du premier étage. Deux nègres majestueux y offraient du punch dans des bols de cristal. Quatre arceaux découpés dans un treillis doré, orné de vigne, encadraient la silhouette étincelante des valseurs emportés sur l'air de *La Paloma*. Le vieux John Minafer, visiblement déçu, semblait sur le point de quitter ce lieu de délices.

– J'en ai assez de leurs histoires, aboyait-il. Y font que glisser sur le parquet! C'est ça qu'ils appellent danser? Et ce qu'elles peuvent être déshabillées! Pas que je déteste ça, au contraire! Mais cette façon de danser!

Miss Fanny Minafer l'avait abandonné. Il sortait en ce moment de la salle de bal, accompagné par un homme d'âge moyen à l'apparence commune : un visage sec aux traits quelconques, orné de la moustache courte des hommes d'affaires, la pomme d'Adam saillante mais non frappante, car rien ne frappait chez lui. Un peu chauve, sombre, tranquille, rien ne le distinguait d'une douzaine ou plus d'hommes, présents ce soir, et pareillement effacés. Il ne vint pas à l'esprit de George de présenter Miss Morgan à son père, ni même d'en dire quoi que ce soit.

Mr Minafer serra discrètement la main de son fils au passage.

– Je rentre, oncle John, fit-il à voix basse. Puis je crois que j'irai me coucher. Tu sais que je n'aime pas tous ces tralalas. Bonne nuit, George.

George lui rendit la politesse sans s'attarder davantage. D'habitude la présence des Minafer ne le gênait pas. Il y pensait même très peu, appartenant, comme presque tous les enfants américains, à la famille de sa mère; mais ce soir il voulait éviter de s'attarder dans le voisinage du vieux John dont il ressentait terriblement le manque d'éducation.

Il fendit la haie des jeunes gens rassemblés sous les arceaux, et saisissant Miss Morgan par la taille, s'élança.

George dansait bien. Miss Morgan paraissait former un tout avec la musique, incarnant la colombe même de *La Paloma*. Tous deux demeuraient silencieux. Elle tenait les yeux baissés – la plus jolie attitude pour une danseuse – et ils se sentaient emportés dans un univers à part. George prenait peu à peu conscience d'un sentiment étrange: une exaltation de l'âme, tendre mais indéfinissable, localisée, semblait-il, à la hauteur du diaphragme.

L'arrêt de la musique le frappa comme une cloche d'alarme. Instantanément, six ou sept des jeunes gens massés sous les arceaux se précipitèrent vers Miss Morgan pour s'assurer des danses. George avait de toute évidence affaire à une jeune beauté très en vogue.

– Gardez-moi la suivante, et encore la suivante, demanda-t-il rapidement, recouvrant sa présence d'esprit tandis que les autres approchaient. Et donnez-moi chaque fois la troisième pendant tout le reste de la soirée.

Elle rit.

– M'en priez-vous?

– Qu'entendez-vous par «prier»?

– J'ai presque cru que vous m'ordonniez de garder toutes les danses pour vous.

– Mais oui, je les veux! insista George.

– Et que faites-vous de toutes celles qui espèrent se blottir dans vos bras ?

– Tant pis pour elles ; elles s'en passeront, fit-il, sans cœur – puis de nouveau, avec une véhémence surprenante : Écoutez, je désire savoir : me donnerez-vous...

– Pour l'amour du ciel ! interrompit-elle en riant. Oui !

Les candidats échauffés l'assiégèrent, se disputant le reste de ses danses, mais ils ne parvinrent pas à déloger George de sa place, et petit à petit – elle devait être de connivence dans la manœuvre – il réussit à la déplacer et à l'attirer sur l'escalier qui conduisait à la galerie où se tenait l'orchestre. Là, ils s'assirent. Toute la salle tourbillonnait à leurs pieds.

– Comment tous ces oiseaux vous connaissent-ils ? s'enquit George d'un air morne.

– Oh, j'ai déjà passé une semaine ici.

– Vous n'avez pas perdu votre temps ! Je me demande pourquoi ma mère les a invités...

– Vous ne les aimez pas ?

– Oh ! j'en fréquentais quelques-uns. J'étais président d'un club que nous avions formé ; ils en faisaient partie. Mais cela ne m'intéresse plus vraiment. Je me demande pourquoi ma mère les a invités ! répéta-t-il.

– Peut-être à cause de leurs parents, suggéra suavement Miss Morgan. Elle n'a pas voulu les offenser.

– Ça m'étonnerait ! Je ne crois pas qu'elle s'inquiète d'offenser qui que ce soit dans ce désert.

– Ce doit être merveilleux, fit Miss Morgan. Ce doit être merveilleux, monsieur Amberson – je veux dire monsieur Minafer !

– Quoi donc ?

– D'être aussi important que cela !

– « Cela » n'est pas être important, l'assura George. Quelqu'un qui est vraiment quelqu'un doit pouvoir agir à sa guise dans sa propre ville, il me semble !

Elle lui jeta un coup d'œil critique de dessous ses longs cils, mais instantanément son regard s'adoucit. Il devint même – en vérité – plus appréciatif que critique. George était merveilleusement beau, aussi beau qu'un homme peut se permettre de l'être sans que sa virilité en souffre ; et la musique, les parfums ont autant d'effets sur une jeune fille de dix-neuf ans que sur un jeune homme de dix-huit. Miss Morgan détourna lentement ses yeux de George et enfouit son visage dans les muguet et les violettes de son ravissant bouquet. Sur la galerie, l'orchestre attaquait gaiement un *two-step*, ponctué de sons de clochettes et évocateur de Noël. Les couples animés et rieurs repartirent de plus belle. Mais ni George ni Miss Morgan n'eurent l'air de vouloir se lever.

L'escalier, traversé de courants d'air, étroit et inconfortable, eût rebuté bien des amoureux. De plus, les deux jeunes gens étaient étrangers l'un à l'autre ; aucun d'eux n'avait prononcé les mots qui font battre un cœur ; aucun d'eux n'avait parlé d'amitié même – et pourtant un escalier à proximité d'une salle de bal est responsable de plus d'événements que des lacs brillants de lune et des levers de soleil ! Il faudra découvrir un jour ou l'autre les lois magiques de l'attirance, car leur importance est telle que le monde serait sans doute meilleur si Sir Isaac Newton, au lieu d'être frappé sur la tête par une pomme, l'avait été par une jeune fille.

Ils étaient arrivés à la même conclusion, en silence et sans le savoir, certainement sans échange de regard. Tous deux fixaient vaguement un point quelconque de la salle, et demeuraient muets. Au-dessus de leur tête, la musique atteignait à son paroxysme : tambour battant, cymbales résonnant, clochettes sonnantes. Ici et là on observait un couple qui, cessant d'agir selon le décorum, galopait, glissait, avançait d'une paroi à l'autre sans retenue aucune. Parmi ces couples folâtres George découvrit dans un vague choc sa tante, Fanny Minafer.

Fanny Minafer, un peu couperosée, ressemblait à ces fruits

qui, sous certains climats, se dessèchent alors que la fleur subsiste encore. Ses traits étaient demeurés presque pareils à ceux d'un enfant, de même que sa silhouette. Et quelquefois des étrangers, la voyant de l'autre côté de la rue, lui donnaient vingt ans; il y avait aussi d'autres moments où, à la même distance, ils lui en donnaient soixante, au lieu des quarante qu'elle portait en réalité. Elle avait de vieilles et de jeunes journées; de vieilles et de jeunes heures; de vieilles et de jeunes minutes. Mais elle n'apparut jamais plus semblable à une enfant que ce soir-là, où elle évoluait sur le parquet dans les bras du « drôle d'oiseau ».

Le drôle d'oiseau avait dû être un danseur d'élite, et il ne paraissait pas près de renoncer. En dépit de la rapidité folle avec laquelle il lançait Miss Fanny à travers la vaste salle, il dansait sans effort, évitant toute collision, conservant de la tenue aux moments les plus échevelés, et ne cessant ni de rire ni de causer avec sa partenaire.

George, un brin irrité, constatait que l'inconnu n'arboyait aucunement cet air de déférence propre à un étranger invité à la résidence Amberson; il y paraissait tout à fait chez lui. Il fit plus encore, lorsque, passant au pied de l'escalier, il lâcha Miss Fanny un court instant et, sans s'arrêter de danser, agita cordialement la main, presque moqueur, puis disparut de leur vue.

George, suffoqué, avait accepté la salutation sans y répondre.

– Il en a du culot! murmura-t-il.

– Qui? demanda Miss Morgan.

– Le drôle d'oiseau, avec ses gestes de la main. Sauf qu'il est l'oncle des Sharon, je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam.

– Ce n'est pas la peine, dit-elle. Ce n'est pas vous qu'il a salué: c'est moi.

– Oh, vraiment? constata George, pas adouci le moins du monde. Tout le monde a l'air de vous connaître! Vous n'avez certainement pas perdu votre temps pendant votre semaine ici!